Du Charnel au Charnier. À propos de «L'invention du Peuple juif» de Schlomo Sand

15 Février 2010 Par Marcel Detienne / Édition : Bookclub

À l'occasion de sa parution en poche, l'anthropologue Marcel Detienne revient sur le livre de Schlomo Sand, dans le contexte d'un certain débat sur l'identité nationale.

« La France, c'est charnel » / (Un présidentiable dans la France de 2007)

J'ai rencontré l'homme et le livre, venus d'Israël, alors que je cherchais à réunir des historiens et des anthropologues pour « dénationaliser les histoires nationales », en Europe, et partout - en Inde, au Japon, en Grèce moderne - où ce genre d'histoire a poussé comme chiendent. Un peu plus tôt, entre les Hautes Études à la Sorbonne et l'Université de recherche de Johns Hopkins, j'avais apprécié la « singularité » de l'autochtonie, à la fois en Grèce ancienne et dans la France de Barrès, ainsi que les manières de « fonder » et les si nombreuses façons de « coloniser ». Coloniser, ainsi qu'on a pris l'habitude de le dire depuis Rome dans l'Italie ancienne et, par extrapolation facile, pour les dizaines de petits villages-cités de la Grèce ancienne qui s'en vont sur la mer chercher des terres et commercer dans le Far West de la Sicile ou des plages de la Mer Noire. Il me semblait intéressant de mettre en regard et, bientôt, en perspective, les pratiques de la fondation-colonisation et celles, rituelles, mythologiques, idéologiques de groupes qui s'affirmaient « nés de la terre où ils se trouvaient », se croyaient racinés de longue date, propriétaires « Aborigènes », entre l'Australie, l'Athènes de Périclès, la Padanie du Nord de l'Italie, le Pays des Juifs de « souche » ou des Hongrois nés de leur Terre Matrie et Patrie.

Pour « dénationaliser les histoires nationales » d'hier - elles ne sont jamais antérieures à notre XIXe siècle -, le mode d'emploi semblait assez simple : se demander « comment être autochtone ? », c'est-à-dire comparativement en plusieurs endroits dans l'espace et le temps ; chercher à savoir ce que voulait dire « fonder », faire un trou, en forme, par exemple de « socle originel » ou de souche, avec des racines plus ou moins fortes et profondes. Une enquête à plusieurs, nécessairement *critique*, permettait de se poser la question : comment peut-on être, comment en vient-on à se croire, à se faire croire qu'on est né de la terre même où l'on est né, en pensant que naître là confère, au dire de géniteurs qui en savent peut-être davantage, un privilège du sang, le bénéfice d'une riche ancestralité, ou, mieux encore, la grâce d'appartenir à un Peuple Élu. Pour moi, sans doute aucun, l'enquête de Shlomo Sand posait de telles questions

avec force, elle s'adressait directement aux Historiens et Anthropologues contemporains, en Europe comme aux États-Unis d'Amérique. J'y étais d'autant plus attentif que mon Professorship à Johns Hopkins depuis 1991 se voulait « comparatiste » à l'enseigne d'« Anthropology and Classics ». J'avais entrepris entre les deux centres d'Advanced Studies - Paris/Hopkins - reliés entre eux par un enseignement conjoint, de mettre en perspective les dits Grecs de l'Antiquité avec d'autres sociétés, qu'elles soient anciennes, archaïques ou contemporaines. En ma qualité d'helléniste et d'historien de la philosophie, je savais ce que signifiait la Grèce au cœur de l'Occident : qu'on la créditait d'avoir reçu la révélation de la Démocratie à nous destinée, qu'elle avait seule découvert la Philosophie avec la Vérité, qu'elle avait conçu en son sein la Cité des Vrais Autochtones et des premiers missionnaires de la Civilisation. D'évidence il convenait de se demander comment quelques « Athéniens » avaient inventé l'« Autochtonie », dans un petit village-cité où s'étaient rassemblés des individus venus d'un peu partout, là comme ailleurs ; comment un beau jour - et nous savons à peu près dans quelle conjoncture - ils s'étaient mis à dire, puis à répéter rituellement par la voix de certains orateurs, leurs « faiseurs d'opinion », qu'ils étaient, eux et les leurs, nés de la Terre d'Attique où ils étaient présentement, et que cette terre-là, elle avait donné au monde *la* Civilisation ; comment, enfin, dans les campagnes des alliés d'Athènes, chacun devait savoir que les enfants de la Terre attique, une fois morts pour elle, rentraient dans le ventre de la Patrie-Matrie d'où ils étaient merveilleusement nés, ainsi que les Oliviers sacrés d'Athènes dans une mythologie si locale.

Certains des Orateurs en oraison funèbre pensaient, au plus fort de leur singularité incomparable, qu'il convenait d'ajouter : « de tout temps, nous sommes purs de tout élément étranger ». Ce qui était fort apprécié non seulement des étrangers, conviés à ces cérémonies, mais de tous ceux dits « les habitants d'à côté », métèques, en grec, ou parèques, eux aussi présents.

Barrès, Vichy, l'Extrême Droite dressaient le Front National contre l'Immigration en réclamant la préférence pour les *vrais Français*, et multipliant les références à la grande Histoire, celle de l'*Identité de la France*, une histoire de légitimité préparant le grand œuvre collectif des historiens du « temps national retrouvé », celle des *Lieux de Mémoire*, ainsi que la saluait le médiéviste Jacques Le Goff, dans *Le Monde* du 5 février 1993.

2002 s'impatientait : nous allions voir des Académiciens, sous Coupole, se féliciter chaleureusement d'avoir été ramenés vers le « mystère de l'Identité Nationale ». À droite comme à gauche, pour les présidentiables piaffant, il n'était question que de crise : crise de notre identité culturelle, crise de notre identité historique, crise de notre identité nationale. Aux armes, citoyens ! Dans

l'émotion générale, la mobilisation allait reprendre de plus belle. Il n'était pas facile de mettre en place des aspects contrastés d'une singularité dite « nationale ». Faire savoir, par exemple, qu'un Ministère de l'Identité culturelle avait été inauguré, quinze ou vingt ans auparavant, en Italie du Nord, en Padanie : un Ministère avec ses historiens, des ethnologues, un anthropologue physique formé aux techniques de l'ADN, et le tout sur carte d'identité. C'était bien avant qu'un petit présidentiable lance l'idée qui parut alors très française, d'un beau et grand Ministère, où serait logé le « Mystère de l'identité nationale ».

Ethnologues, historiens, sociologues, qui sont assurément soucieux du présent et de ses obsessions patrimoniales autant que nationales, s'accordent à reconnaître la nécessité de réfléchir sur les « histoires nationales » : comment les mettre en perspective, analyser comparativement les agencements de leurs composants, chercher par delà les homologies de surface ce qui donne de l'efficience à tant de mythologies-mythidéologies nationales, hier et aujourd'hui. Avec ses historiens tournés vers ce qu'ils appellent le « mystère de l'identité nationale », la France, en Europe, semble offrir un laboratoire de qualité pour expérimenter dans un champ de représentations collectives qui concernent également d'autres continents : l'Inde hindouiste, le Japon autochtone, l'Amérique du Sud des Néo-Indiens, les Autochtones des Peuples Autochtones, reconnus aujourd'hui dans « leurs droits » par l'ONU. Qu'est-ce, en effet, qu'un Autochtone aujourd'hui ? Y a-t-il des Palestiniens, des Valaques, des Basques ou des Noirs de Baltimore parmi les 1200 Peuples Autochtones de la Déclaration du 29 juin 2006 ?

L'invitation d'un chercheur israélien dans l'espace des Hautes Études en Sciences Sociales doit certainement contribuer à une réflexion comparative sur les identités qui se disent « nationales ». Dans une intéressante Préface à une *Histoire de la France* qu'ils codirigeaient en 1999, deux historiens, André Burguière et Jacques Revel faisaient observer que « ce qui singularise peut-être les Français [...] dans leur façon de présenter leur histoire nationale, c'est leur refus de la trouver *singulière* ».

En effet, pour percevoir la singularité d'une histoire ou d'une personne, il suffit de faire deux pas de côté, de découvrir d'autres « singularités » d'Europe ou d'ailleurs, et de commencer à *se* mettre en perspective, comme y invite en l'occurrence un historien israélien qui fait savoir au passage qu'il y a dans son pays deux départements d'histoire, l'un réservé à la *seule* histoire d'Israël et du Peuple Juif et l'autre à l'histoire générale, et que, par conséquent un historien « en général » comme Shlomo Sand n'a pas le droit d'écrire un livre comme *L'Invention du Peuple juif*.

Sur quoi porte l'interrogation et la critique de la dite « Invention »? Très précisément sur ce qui est écrit dans la *Déclaration d'indépendance de l'État d'Israël*, 1948 : « La Terre d'Israël est le lieu où naquit le peuple juif. C'est là que se forma son caractère spirituel, religieux et national. C'est là qu'il réalisa son indépendance, créa une culture d'une portée à la fois nationale et universelle et fit don de la Bible éternelle au monde entier ». Il suffirait de remplacer « la Terre d'Israël » par « la Terre de France », et de mettre « français » au lieu de « juif », ainsi que « Liberté, égalité, fraternité » au lieu de « Bible » pour obtenir la Déclaration d'Excellence d'une France, comme celle proclamée par un Braudel d'Académie en son *Identité de la France*. Un Peuple Élu, une Terre promise, un enseignement d'histoire, des morts-victimes par millions, une Terre Sainte avec ses Lieux Saints, le mystère d'une Nation en son Élection, un État-Nation, naturellement propriétaire de la terre d'Israël, autant d'entrées possibles pour *se*, pour *nous* poser des questions comme celles énoncées au début : que signifie être autochtone ? que veut dire fonder autant que coloniser ? Tandis que d'autres surgissent immédiatement : si un Ministère de l'Intérieur se trouve aux mains de « Religieux », qui donc imaginerait de créer en Israël un Ministère de l'« Immigration et de l'Identité Nationale ? Qu'est-ce qu'être Israélien en suivant la réflexion comparative de Patrick Weil « Qu'est-ce qu'être Français ? » Par exemple, pour un Algérien d'avant ou d'après l'Indépendance de l'Algérie ? Qu'est-ce qu'une carte d'identité israélienne où l'on peut lire « pas claire » pour « nationalité » ? Qu'est-ce qu'une sous-enveloppe « religieuse » ou « ethnico-religieuse » dans une société comme l'Amérique du Nord où le recensement, à défaut d'État-civil fédéral, offre plus de soixante catégories possibles de mélange racial, sans introduire une carte d'identité « obligatoire » sur le modèle de la française depuis le régime de Vichy ? À nouveau, comment une nation juive se métamorphose-t-elle en nation israélienne ? Comment un Peuple de « Français de souche » va-t-il devenir partie prenante d'une « Nation » européenne, sans frontières internes ?

Lorsqu'un présidentiable en République se dresse pour clamer « la France, c'est *charnel* », il ne fait, me semble-t-il, que prendre rang dans une tradition nationale dont les pages les plus fortes ont été écrites et prononcées par Maurice Barrès à la fin du XIXe siècle, en consonance avec ses contemporains, les collaborateurs de Lavisse, Ernest, en grand et en petit pour la Communale. Il était alors urgent, se disait-on, de fonder la « conscience française » sur les vraies réalités, les morts et la terre de France, avec une histoire si singulière qu'elle en était unique.

Le cri, « la France, c'est charnel », s'élève en 2007 : le discours, celui de Caen, pour les dévots. L'Extrême Droite s'est dite choquée de l'entendre sortir de la

bouche d'un Français raciné de fraîche date, ainsi que Barrès le disait de Monsieur Zola.

D'évidence, c'était « osé ». Le Ministère de l'Intérieur le sait, l'identité nationale ne se reconnaît ni dans le cri d'un présidentiable, ni dans les larmes de l'évocation pour un Sacre royal à l'ancienne. Identifier, les services de police et de médecine légale l'ont appris avant l'apparition des techniques sophistiquées des années d'occupation, c'est choisir un certain nombre de traits, détachables d'un corps physique et consignés sur un carnet signalétique individuel, soigneusement « archivé ».

Aux empreintes digitales de Galton et de Bertillon, les experts du Pentagone ont ajouté le scan biométrique de l'œil pour reconnaître avec « certitude » chaque individu en tant qu'il est et doit être unique. Rappelons-le : les techniques policières et de Médecine légale sont destinées en priorité aux « étrangers », à celles et à ceux qui pourraient menacer la *sécurité* des natifs, des indigènes, de tous ceux qui se pensent du crû et s'imaginent être « autochtones ». L'identité se fabrique en carte, elle se fait en papiers administratifs dans l'attente d'une puce électronique pour un futur encore plus sécurisé, vraisemblablement. Le reste est secondaire, autant que tertiaire : il se monnaie en « c'est charnel », ou dans « la France, c'est un miracle », une Personne, ou pour d'autres, en une odeur, un parfum, un visage. Toutefois, mettre en circulation du « charnel » comme si c'était un doublon du « spirituel », c'est déjà oublier, pour ne pas les avoir connues, les retombées d'un sang pur, hier, dans l'Allemagne nazie, et son union, proclamée primordiale et indissoluble, avec la Terre germanique, son espace vital, son historicité indo-aryenne, son ancrage dans la vraie historialité de ses penseurs sans peur et sans reproche.

Les mythologiques du national sont les vivaces de l'imaginaire dans les provinces de l'Europe, comme la Hongrie postsoviétique (souvent méconnue en France), une Hongrie qui n'en finit pas de ré-enterrer ses morts dans la Terre-Maison de la Patrie-Matrie, ou encore davantage, dans la France de ses Extrêmes qui métisse le spirituel avec le charnel, rend un culte à la Personne-Nation, celle qui naît de sa propre histoire et aime à s'incarner en Fille aînée de l'Église, sans s'inquiéter des affinités sémantiques de son « charnel » avec carnassier, carnivore, et - les Pères de l'Église le savent -, avec charogne, charnier. Les charniers des carnages identitaires.

Marcel Detienne

Source TERRA : clic